Partir, c’est mourir un peu

Ils le disent, partir, c’est mourir un peu. C’est vrai. Je le sais, puisque je suis moi aussi en train de le faire et que je comprends ce que c’est que de tout quitter de ce que l’on a connu une bonne partie de sa vie. Mais qu’y faire ? Le travail que j’accomplis ici à la ferme, si l’on peut appeler ainsi cette modeste écurie et cette grange, rajouté à celui que je fais en bas, ne me permets pas de nourrir ma famille correctement, l’épouse et les cinq gamins. Et puis il y a surtout, que pour venir ici, il n’y a pas de route. Ainsi moi, je dois descendre le matin par le chemin de mulet et remonter de même. Et il est raide, le chemin de mulet, il est plein de virages. Alors, voilà, je coupe, et j’arrive deux fois plus vite. Mais ça ne suffit pas. C’est une fois le matin que je descends, et c’est une fois le soir que je remonte. Et des fois, le dimanche, quand il y a une fête dans les bas, on descend aussi en famille. En fait, si l’on regarde bien, on ne fait ici que marcher. Et c’est la même chose pour les enfants qui vont à l’école dans le bas de la vallée. On passe la moitié de sa vie à se déplacer des hauts jusqu’en bas, ou vice-versa.

Pas de route. Y a des années qu’ils nous la promettent, à la commune. Et elle ne vient pas. Et ils ont toujours de bonnes excuses. Pas assez d’argent, y a des priorités, celles-ci n’en est pas une. Tout est bon pour nous faire patienter. Et moi, j’en ai marre. Marre de ce genre de vie. Et surtout de tous ces efforts pour au final pas grand-chose. Avec en plus la certitude que mes gamins, ils ne resteront jamais ici. Sitôt hors de l’école, cela je le sais de manière absolue, c’est loin de la maison. Le village, en bas, ou même la ville. Alors nous deux, on sera plus là que les deux. A se pleurer dans le gilet. A gémir sur ce peu de commodité qu’on a. Plus encore sur cette grande maison qui sera vide. Elle est pleine aujourd’hui, ca fait tout de même sept personnes, elle ne sera plus que pour deux, avec des tas de chambres vides qu’occupent les gamins aujourd’hui, tandis que pour nous deux, la cuisine, un salon comme ils disent par la ville plus une chambre à coucher, ça nous suffit. Pas besoin de plus. Et cette grande maison alors, avec ses quatre niveaux, qu’est-ce qu’on va en faire, hein ? Un musée, dédié à la vie ancienne bergamasque. Se sacrifier une fois de plus pour un truc qui n’intéressera personne. Et que personne ne viendra visiter parce qu’il n’y a pas de route ? Et puis les gens d’ailleurs ce qu’ils veulent maintenant, ce n’est pas du vieux, c’est du moderne. Ils s’en fichent, eux, les nouveaux, qui arrivent à se trouver une place de travail supérieure à celle que l’on a toujours eue, de ces vieux temps. Ils veulent vivre leur vie de manière différente. Et ça, on peut les comprendre. Aller là où ca leur chante et surtout ne pas toujours être obligés de marcher pour un oui ou pour un non.

C’est tout réfléchi, je fiche le camp. J’emmène la famille. On ira en France où par ailleurs je suis déjà allé, mais là, comme saisonnier. Pendant l’été, c’est la femme qui faisait les foins avec les gamins. Et pendant l’hiver, alors que j’étais revenu, c’est moi qui reprenais la marche du domaine, Ô bien petit, trois vaches. Mais pour trois vaches et les veaux, il en faut du foin. C’est pourquoi, du foin,

elle n’en avait jamais assez, ma femme. Et puis elle n’avait jamais fini, même qu’elle avait l’aide des gamins.

C’est moi aussi l’hiver, qui faisait des gamins.

On fiche le camp, les gars. On ne vend pas, personne ne s’intéresse. On garde, sait-on jamais, les misères qu’on pourrait aussi avoir à l’extérieur.

Il s’était effectivement trouvé une maison à acheter, du côté de Grenoble, Silvano Locatelli, dans un petit village, au milieu des forêts. Et lui, il avait repris son métier de bûcheron, celui qu’il faisait alors qu’il était saisonnier. Il maniait facilement la hache. Et puis maintenant c’était la tronçonneuse. Il était habile. Il n’avait pas eu de peine à trouver du boulot alors que les natifs, ils désertaient le métier. Et là-bas, en France, au final, il était bien mieux payé qu’ici, ce qui fait qu’il avait eu avec les siens une vie désormais plus acceptable. Surtout plus facile malgré la peine de la profession.

Ils avaient déménagé. Ils avaient laissé que ce qu’ils avaient à double, au cas où ils rentreraient, pendant les vacances au moins, revoir le toit où l’on est né.

Ils avaient trouvés, tous, à se refaire une vie là-bas, les Locatelli. Les filles se sont mariées avec des natifs du coin, les deux fils ont pris femme dans la colonie elle-même, car ils n’étaient pas les seuls à avoir fichu le camp. Y en avait plus en fait de son coin là-bas que restés dans la région natale ! Et tous ils ont pris la nationalité. Ils sont revenus quelquefois au pays avec les vieux, certes. Et puis ils ne sont plus revenus du tout. Ils trouvaient que ce n’était pas la peine de faire autant de distance pour joindre sa maison à pied. Car ce qu’il faut dire, c’est que la commune, elle n’avait toujours pas fait de route. Et que pour tous les transports, c’était comme avant. Comme si rien n’avait bougé dans ce petit coin de montagne. Avec toujours ce chemin de mulet et ses multiples virages qu’il faut couper pour aller plus vite. Mais néanmoins avec le toit qui se dégrade, les balcons qui se cuisent ou se fusent. De telle manière qu’on n’ose plus maintenant aller dessus. Et que les pièces où ils conduisaient, on n’y va plus. On ne sait même plus dans quel état elles sont. S’il y a du moisi, des coulures, bref, tous ces signes qui sont l’annonce certaine d’une décrépitude encore plus grande. C’est simple, si on fait rien, dans dix ans ce ne sera plus la peine de revenir. La maison, se sera plus qu’une ruine que l’on ne peut plus habiter. Une de plus. Une encore. Tellement il y en a eu des gens, dans les mêmes conditions, pour partir, avant, après, en tous temps. Juste maintenant où les jeunes, ils restent. Mais alors ils ne veulent pas loger dans ces vieilles baraques. Ce qui fait qu’ils les laissent s’écrouler tandis qu’ils reconstruisent, à proximité ou dans une zone prévue à cet effet. Et puis, il faut le dire, les familles sont moins nombreuses et que l’exode, il n’est plus aussi nécessaire. En plus qu’on trouve suffisamment de boulot sur place. Tout autant maintenant ici qu’à l’extérieur. Alors voilà, on ne part plus, on n’apprend plus le français, on reste italien à cent pour cent. Et l’on regarde à la télé toutes les conneries qu’ils vous proposent. A vous en faire dégobiller ! Comme si cette vieille civilisation italienne, si dotée

dans le domaine de l'art, et dans celui de la cuisine, ne l'oublions pas, si riche de paysages formidables, elle n'avait plus rien à dire, qu'à vous proposer à longueur de soirées des jeux de cons ! Des jeux de cons pour amuser des foules qui n'ont plus rien d'autres à faire et à penser que regarder des jeux de cons !

La vieille maison des Locatelli à quatre niveaux. Les balcons n'existent plus, en conséquence on ne peut plus monter aux chambres. On voit même que les supports, ces poutres qui sortent du mur et sont porteuses, ils ont été sciés. Comme ça pas de retour en arrière. C'est fini terminé. On viendra voir dans cinquante ans à quoi en est le tas de gravats !